

PAGES

MANQUANTES

LA

SEMAINE RELIGIEUSE

DE MONTREAL

11^{ME} ANNÉE. SAMEDI, 11 NOVEMBRE 1893. VOL. XXII, No 19

SOMMAIRE :

I Vingt-cinquième dimanche après la Pentecôte. — II Les russes au point de vue religieux. — III Dévotion aux âmes du Purgatoire. — IV Les Petites Sœurs des Pauvres, suite et fin. — V M. Zola et les Sœurs de Charité. — VI Chronique diocésaine. — VII Nouvelles d'Europe. — VIII Consultation.

OFFICES EXTRAORDINAIRES

St-Laurent. — Dimanche, 12, Ordination.

Convent du Sacré-Cœur. — Jeudi, 13, Profession.

Cong. de Notre-Dame. — Samedi, 18, Profession.

Dimanche, 12. — Solennité du Titulaire de St-Théodore, à Chertsey et à St-Martin.

Dimanche, 19. — Fête du Titulaire de Ste-Elisabeth et Solennité de celui de St-Grégoire le Thaumaturge.

VINGT-CINQUIÈME DIMANCHE APRES LA PENTECOTE

Parabole du bon grain et de l'ivraie. (S. Matth., XIII.)

I. Notre-Seigneur nous aide à comprendre les mystères du monde surnaturel, par la considération des lois qui régissent la nature visible ; » car les choses qui se voient, dit saint Paul, sont les images des réalités qui ne tombent pas sous les sens. » A ce point de vue, la nature est une école de science et de sagesse dont les leçons nous répètent, sous des formes symboliques, les enseignements de la parole de Dieu. Cette admirable concordance nous a été expliquée par le Seigneur lui-même dans la parabole du bon

grain et de l'ivraie. Le champ de blé, c'est le monde ; le bon grain, c'est la figure des enfants de Dieu ; le mauvais grain représente les fruits de l'esprit du mal ; la récolte, c'est le jugement de Dieu ; les moissonneurs sont les anges ; le feu qui doit consumer l'ivraie, c'est l'enfer ; les greniers où sont recueillies les gerbes de blé, c'est le ciel. Remarquons les divers degrés de profondeur de cette parabole. Elle s'applique au monde, que Dieu a créé pur et que le démon a perverti ; elle s'applique à l'Eglise que Dieu a formée pleine de grâce et de vérité, où l'ennemi a jeté des scandales ; elle s'applique à chaque fidèle que Dieu a sanctifié et que le démon cherche à corrompre.

Apprenons à discerner ce qui, en nous et hors de nous, vient de Dieu ou du démon, afin de résister au mal, et de cultiver le bien.

II. La similitude du champ de blé avec la vie du chrétien sur la terre nous conduit à réfléchir sur les conditions de notre immortelle destinée. Notre existence actuelle est le commencement d'une vie qui ne doit pas finir. Nous sommes ici-bas dans la saison des semences, de la culture et des premiers accroissements ; mais la maturité n'arrive qu'au terme de la vie, et la perfection complète ne s'achève qu'au delà de ce monde. Nous vivons dans l'espérance, le champ est ensemencé ; mais combien d'herbes inutiles et d'ivraie se trouvent mêlées au froment ! On les reconnaîtra à leurs produits. Le maître use de patience : il attend ; et ce ne sera qu'au jour de la récolte, quand tous les germes seront pleinement développés, que Dieu rendra à chacun selon ses œuvres.

Quel sera notre ravissement au grand jour de la moisson, si, fidèles à la grâce et victorieux de l'ennemi, nous nous voyons admis dans la société des saints et des bienheureux !

LES RUSSES AU POINT DE VUE RELIGIEUX

Quoique séparée de l'Eglise catholique par le schisme grec, la Russie est cependant une nation essentiellement religieuse et chrétienne. Chaque maison russe contient un oratoire, où est, avec le crucifix, une image de la *Vierge toute sainte*, la prière du matin et du soir est faite non seulement dans les familles, mais

dans les casernes et dans les camps, par le chef du grade le plus élevé, par l'empereur lui-même, quand il est présent. Tous les fonctionnaires, les dignitaires de l'armée, notamment, assistent avec exactitude et en corps à l'office du dimanche. Qui ne connaît " l'Hymne national russe, " dont voici le grand et beau refrain :

O Dieu, protège l'empereur !
 Bénis son nom : étends son pouvoir, sa grandeur.
 O Dieu, protège l'empereur !

Les journaux français ont donné d'intéressants détails sur la " prière des marins russes. "

" Dès que le réveil a sonné, le premier soin du marin russe, qui a déjà rangé son hamac le long des bastingages, est de graisser et d'astiquer ses bottes, — ces lourdes bottes qu'il n'emboîte que lorsqu'il descend à terre, car, été comme hiver, et par toutes les latitudes, il est toujours pieds nus.

Bientôt la cloche tinte, par trois fois. C'est le moment de la prière en commun sur le pont. Le pope s'avance, suivi du commandant et de tous les officiers, très majestueux avec sa longue barbe, son étole lamée d'argent et son haut bonnet de velours violet ; il commence ses chants, auxquels l'équipage répond à l'unisson.

" La prière se termine toujours par l'invocation : " Pour le czar ! "

" Au même moment, le drapeau blanc à croix de Saint-André bleue est hissée à tribord et les matelots le saluent d'une fusillade."

* * *

Le correspondant du *Temps* a donné, dans ce journal, la description qui suit de la messe célébrée en rade de Toulon, à bord du *Pamyat-Azovat*.

" L'aspect de la rade est indescriptible. Le *Nicolas-Ier* est envahi par des milliers de visiteurs venus sur les barques du port à bord. On peut à peine circuler. Tous les bateaux à vapeur sont chargés à couler. Les sociétés musicales jouent l'hymne russe. Les Russes répondent par des hurrahs. Un mot de l'aide de camp de l'amiral Avelane, l'aimable commandant Martynof, fait céder pour moi la consigne qui empêche de visiter, le matin, le *Pamyat-Azovat*. Ce croiseur est un des plus beaux navires de guerre du monde. Il appartient à l'empereur : officiers et marins font partie de la garde impériale.

“ C'est la messe à bord. La chapelle est installée dans la batterie arrière, entre deux énormes canons ; l'autel formé par une poutre pleine, sobremment décoré d'arabesques. De chaque côté une icône : la Vierge Marie, portant l'Enfant-Jésus montrant les Ecritures, est appendue. Des flambeaux brûlent devant les saintes images. Les matelots viennent s'incliner, font le signe de la croix. Beaucoup déposent des cierges destinés à brûler devant les icônes. Une batterie de tambours, un son grave de clairon : tout le monde sur le pont se découvre.

“ Puis on descend à la chapelle. Le commandant y arrive et prend place. En arrière sont les officiers, puis l'équipage où tous les types russes se rencontrent. La ferveur est grande parmi cette foule qui se masse. A côté du sanctuaire se tient le chœur : douze marins dont la voix grave et mélancolique pleine de majesté s'élève et paraît provenir d'orgues lointaines. Dans le sanctuaire encore fermé, la voix du prêtre s'élève, une voix de basse admirablement timbrée. Le chœur, auquel se mêlent les voix de l'équipage et celles des officiers, répond.

“ Cette cérémonie est d'une grandeur étrange et saisissante, on y ressent de puissantes émotions. Pendant l'office les têtes s'inclinent, les signes de croix sont fréquents et répétés. De temps en temps un matelot, pied nus, vient du poste où il était de garde et ajoute un nouveau cierge à ceux qui sont déjà déposés devant les icônes. ”

En France, depuis la suppression de l'aumônerie militaire, il n'y a pas de messe pour l'armée. Le gouvernement actuel comprendra-t-il enfin que par ses “ laïcisations ” il se met au banc des nations civilisées ?

* * *

A Paris, les sentiments religieux des russes se sont affirmés avec éclat. Ils arrivèrent en gare vers 10 heures du matin. L'amiral a télégraphié qu'on chanterait le *Te Deum* à 11 heures du matin. Avant tout, l'hommage à Dieu.

Quant à M. le président de la République, il a eu la première place, mais après Dieu, et l'amiral et ses officiers n'arrivèrent à l'Elysée qu'à 4 heures P. M., après avoir assisté, en grande tenue, au *Te Deum* chanté à l'église de la rue Daru.

Au moment où l'amiral montait en voiture pour se rendre à l'église, on lui annonce la mort du Maréchal de Mac-Mahon.

Après quelques instants de silence, pendant lesquels on a pu lire sur sa figure la vive émotion que lui causait cette triste nouvelle, l'amiral a répondu : « La France vient de faire une grande perte ; nous prenons part à l'affliction qu'elle ressent de la mort du glorieux maréchal ; nous allons prier pour lui. »

En Russie, d'ailleurs, toutes les autorités tiennent le même langage. Des établissements d'instruction publique avaient envoyé des félicitations à la jeunesse des écoles Russes. Le ministère impérial a télégraphié au ministre de l'instruction publique la reconnaissance avec laquelle les écoliers et les écolières de Russie ont accueilli ce témoignage sympathique et il ajouta :

« Tous prient Dieu ardemment que les sentiments d'amitié et d'amour de la paix qui unissent les gouvernements français et russe poussent des racines profondes dans les cœurs de la jeune génération des deux pays. »

Dernière preuve de l'esprit religieux du peuple russe.

On s'est demandé quel motif avait déterminé le choix du jour (le vendredi 13 octobre) de la visite de l'escadre russe. Le *Petit Journal*, qui n'est point non plus un journal dévot, s'est informé et voici ce qu'il a recueilli.

« Le 13 octobre est un jour de grande fête religieuse en Russie : la FÊTE DE LA PROTECTION DE LA SAINTE VIERGE (*Pokrow Presviotoï Bogoroditzi*).

« C'est le jour où les Russes orthodoxes demandent à la Vierge de protéger l'humanité. Suivant un théologien russe, la paix est le principal bienfait pour lequel on prie la Mère du Christ.

« L'empereur de Russie a fixé la date du 13 octobre en la plaçant sous la vocation de la fête religieuse dont nous venons de parler. »

Ces détails que nous donnons sur les habitudes religieuses des russes sont loin d'être l'apologie du schisme. Il y aurait de tristes choses à raconter sur l'ignorance et l'infériorité morale des popes de l'Eglise prétendue orthodoxe. Mais quelle leçon dans cette attitude religieuse d'un peuple qui, dans ses actes officiels comme dans ses actes privés, place en première ligne les devoirs envers Dieu !

A Paris, on a oublié d'inviter le clergé à prendre part aux manifestations patriotiques.

Le *Temps*, — journal très peu suspect, — ne peut s'empêcher de réclamer :

« Comment n'a-t-on point songé que, dans un banquet où tous les éléments de notre vie sociale devaient être représentés, il y était non seulement convenable, mais nécessaire de donner place aux représentants des cultes officiellement reconnus et subventionnés par l'Etat ? N'est-il pas étrange que sur ce point le Conseil municipal de Paris se montre plus réfractaire que la municipalité de Toulon, laquelle ne le cède pourtant ni en intransigeance, ni en anti-cléricisme ? Au banquet de la ville de Toulon, figurait, à la table d'honneur, l'évêque de Fréjus ; il a échangé des poignées de main avec les officiers russes et à bu, lui aussi, à la Russie. Croit-on que les électeurs du Conseil municipal de Paris eussent été choqués si ce spectacle s'était renouvelé jeudi, à l'Hôtel de Ville ? Peut-on souhaiter que quelques-uns de nos concitoyens aient au fond de l'âme un motif quelconque pour s'associer moins pleinement à nos patriotiques réjouissances ? Aussi bien, le clergé ne s'est-il pas empressé de se mettre à l'unisson du sentiment national ? »

L'empressement des Russes à assister aux cérémonies religieuses sur les navires, à Toulon, et à leur église de la rue Daru, à Paris, semble pourtant une éloquente leçon de convenances.

Il y a des années, c'était du temps où le tsar actuel était tsarewitch, il assistait à Brest à un lancement de vaisseau.

Il y eut un banquet ; au commencement :

— Y a-t-il un prêtre pour bénir la table ? dit le tsarewitch.

— !!!

M. le curé de Brest n'avait pas été invité.

— Eh bien ! dit le tsar au pope qui l'accompagnait, veuillez bénir la table.

* * *

Ce peuple Russe, si pieux et si sincèrement attaché à sa foi et à ses pratiques religieuses, se convertira-t-il un jour au catholicisme ? C'est le secret de Dieu. Mais nous avons de puissants motifs d'espérer le retour de nos frères séparés.

Un dominicain qui vient de visiter la Russie en détail, au point de vue religieux, et cela sur l'invitation expresse du gouvernement russe, le R. P. Vanutelli, cousin des deux cardinaux de ce nom, écrivait dernièrement à dom Gérard Van Caloen, de l'abbaye de Maredsous :

« Vous ne sauriez croire combien j'espère pour la Russie et sur quels motifs se basent mes espérances... Ce que je puis vous

dire, c'est que nous avons réussi à soulever sérieusement la question religieuse, et dans les journaux russes et surtout dans les écoles ecclésiastiques de la Russie.

Dom Van Caloen ajoute :

« Etudions l'histoire de la Russie, et nous trouverons que pendant plus d'un siècle, elle a été unie à l'Eglise universelle. Etudions sa situation religieuse, et nous verrons que la foi y est vivace et capable d'infuser un nouvel élan à la foi défaillante de l'Occident. Etudions enfin sa situation politique, et nous verrons que la Russie aurait un véritable avantage temporel, sans parler des avantages spirituels, qui priment tout, à s'unir à l'Eglise catholique, et que rien de la constitution politique et civile n'y met obstacle. »

DEVOTION AUX AMES DU PURGATOIRE.

Ce trait est raconté par le *Bulletin* de Metz :

« Un curé du diocèse était seul au presbytère. Les quelques habitations environnant l'église et la cure étaient veuves de leurs propriétaires ; tous, petits et grands, étaient occupés aux travaux de la fenaison. Soudain, la porte de la maison s'ouvre, le prêtre se lève pour se rendre compte.

« Il voit devant lui un homme de haute taille, à la face brunie, tenant dans sa main nerveuse un fort gourdin, près de lui une bohémienne et, de plus..., un gros ours brun !!! Le pauvre prêtre n'était pas très à son aise en présence de pareils visiteurs, et, instinctivement, il cherchait sa bourse pour faire l'aumône... ; mais le conducteur d'ours lui dit en riant : « Nous ne venons pas mendier, monsieur l'abbé, voici une pièce d'un marc, soyez assez bon pour dire une fois la sainte messe pour les âmes les plus abandonnées du Purgatoire. — Gardez votre argent, vous êtes de pauvres gens, et je dirai la sainte messe quand même, répondit le prêtre. — Non, répondit l'homme à l'ours, prenez la pièce et dites la messe à notre intention. Nous avons fait de bonnes recettes à la foire de F... — Mais, comment..., d'où vient cette dévotion ? — Monsieur le curé, nous sommes des malheureux, et, quand une fois ma femme et moi serons morts, personne ne songera à nous. Nous n'avons pas d'amis en ce monde, c'est pour

cette raison que nous nous en procurons en l'autre, et ce, tant que nous le pouvons. Nous avons pris l'habitude, toutes les fois que la recette dépasse un certain chiffre, de puiser une petite somme à l'intention des pauvres âmes, afin qu'elles ne nous oublient pas quand nous ne serons plus ! »

LES PETITES SŒURS DES PAUVRES

(*Suite et fin*).

Au rez-de-chaussée, nous trouvons le réfectoire et la salle des hommes, où les vieillards prennent leurs repas et passent une partie de la journée, quand ils ne sont pas au jardin ou vaquent aux soins de la maison.

Ils se balancent dans ces chaises berceuses qui sont ici le meuble indispensable. Ils devisent entr'eux en fumant leurs pipes ; tous ou presque tous ont un sourire aimable pour accueillir le visiteur et leur visage satisfait est une preuve indubitable du bien-être que la charité leur a ménagé sur leurs vieux jours.

Chaudement vêtus, car ils ont pris les vêtements d'hiver, ils passent ainsi la journée sous souci, sinon sans souffrances, car tous sont arrivés à l'âge des infirmités. La table est propre et tenue avec soin. Leurs vigilantes gardiennes sont très exactes sur ce point, car elles savent que c'est une des conditions essentielles de la santé des vieillards. Non loin de cette salle se trouve un dortoir de vingt lits environ, où l'on place les pensionnaires qui éprouvent quelque peine à monter aux étages supérieurs.

La cuisine, dont nous avons parlé, est à l'extrémité avec deux salles pour l'apprêt des viandes, des légumes, salles dont nous recommandons la visite, si l'on veut se rendre compte de l'industrie des sœurs pour tirer parti des dons recueillis dans leurs quêtes quotidiennes. Rien n'est négligé, depuis le morceau de pain entamé, le reste de *toast* plus ou moins grillé, jusqu'à la carcasse de volaille et les os dépouillés en partie de leur viande. On nettoie les aliments qui auraient été perdus, on en fait des soupes, des fricots, qui, après la cuisson, ont la meilleure apparence et fournissent des repas très substantiels.

Tous les jours deux sœurs vont faire la tournée pour subvenir à l'alimentation de leurs vieillards.

Au second étage est le réfectoire des femmes et leur salle commune, vaste pièce, parfaitement éclairée et d'où l'on a cette belle vue que nous avons déjà admirée en entrant.

Elles sont là les pauvres vieilles, au chef branlant, occupant, quelques unes encore, leurs doigts amaigris de petits travaux d'aiguille et de couture, raccommodant le linge usé, les vêtements défraîchis que l'on a pu obtenir dans les quêtes et qui sont réparés avec un art extraordinaire. Nous ne saurions trop insister sur le talent avec lequel les Petites Sœurs des Pauvres convertissent les dons qu'on leur fait. Pour elles, tout est réparable ou du moins utilisable. Le linge trop usé sert à la charpie dont leurs pensionnaires ont besoin à l'infirmerie ; celui qui l'est moins est remis en état pour conserver sa destination première. Il en est de même des vêtements. Aussi pouvons-nous assurer les personnes charitables qui n'osent quelquefois donner certains objets parce qu'ils ne sont plus présentables, que les Petites Sœurs des Pauvres reçoivent tout, parce qu'elles ont le don de tout transformer.

Allez voir la lingerie et la salle consacrée au vestiaire des hommes et vous verrez sous ce rapport quels prodiges la patience et le dévouement intelligent peuvent réaliser :

Au troisième étage nous trouvons encore des dortoirs, tant du côté des femmes que du côté des hommes.

Dans une des salles affectées à ces derniers, c'est l'infirmerie qui ne se distingue guère des autres dortoirs pour les pensionnaires des Petites Sœurs des Pauvres, car presque tous sont atteints de graves infirmités.

Mais là sont les plus atteints : ce spectacle est profondément triste ; il faut le voir pour apprécier le bien que font ces Petites Sœurs. Nous y avons vu des malheureux qui n'ont presque plus rien d'humain dans leur corps paralysé, déformé ; un pauvre vieillard dont les jambes sont coupées et qu'il faut retourner, non sans peine, sur son lit de douleur.

Ceux qui ont le bonheur d'avoir une famille, des enfants pour entourer de soins leur vieillesse, comprendront mieux quelle profonde reconnaissance ces infortunés doivent éprouver pour leurs chères garde-malades.

En résumé la maison comprend cinq dortoirs pour les femmes et six dortoirs pour les hommes.

Le nombre des pensionnaires, lors de notre dernière visite,

était de 69 femmes et de 60 hommes, soit un total de 129. Tous les lits sont occupés, comme nous l'avons déjà dit, et la charité des Petites Sœurs n'est pas en mesure encore de répondre à toutes les demandes qui leur sont adressées.

Pour conduire cet asile, pour soigner ces 129 pensionnaires, les nourrir, les habiller, il n'y a que 12 sœurs. Comment peuvent-elles suffire à tant de travaux divers ? C'est là une question dont Dieu seul connaît la réponse. Sur ces 12 sœurs, 2 comme nous l'avons indiqué, font la quête des dons en nature et 2 la quête des dons en argent ; car les seules ressources de la maison consistent en dons charitables. Il n'y en a pas d'autres à proprement parler.

Il faut encore veiller les malades et les mourants et deux sœurs passent les nuits pour remplir cet office.

La *Semaine Religieuse* a donné récemment le récit de la bénédiction de la chapelle des Petites Sœurs des Pauvres par Monseigneur l'archevêque de Montréal, et la description sommaire de cette chapelle. Cette fête en était une bien grande pour les membres de la Communauté. Elle est simple et modeste avec son autel en bois et ses quelques statues, cette chapelle, mais peu-à-peu elle s'embellira et se garnira de décorations. Elle possède, dans sa nudité voulue, la plus belle des parures, celle du sacrifice des Petites Sœurs des Pauvres et celle du bien qu'elles procurent à leurs pensionnaires.

M. ZOLA ET LES SŒURS DE CHARITÉ

Un rédacteur du *Gaulois* est allé demander à M. Zola ce qu'il pensait des Sœurs de charité.

« J'ai vu à Lourdes, aurait répondu l'écrivain réaliste, l'été dernier, les Sœurs de l'Assomption, et ce que je sais d'elles leur est aussi favorable que possible. Elles sont chargées de veiller à domicile les malades et de leur donner des soins. Et par une règle à laquelle elles se soumettent admirablement, elles doivent aller uniquement chez les pauvres gens et jamais chez les riches. Je les ai vues de près, j'ai beaucoup interrogé sur leur compte, — et j'ai la ferme assurance qu'elles remplissent leur devoir d'une manière qui est au-dessus de tout éloge.

« Pourquoi n'en serait-il pas de même des religieuses qui sont dans les hôpitaux ? Elles n'ont point, en outre, les préoccupations extérieures des laïques qui ont une famille, un mari, des enfants et le reste. Elles n'ont pas à se demander comment elles paieront leur terme et si, en rentrant chez elles, elles ne recevront pas des coups d'un homme brutal. Tout cela est évidemment à considérer et milite en faveur des Sœurs dans les hôpitaux. Remarquez que je ne dis point que les laïques ne sont point à leur place, mais, *a priori*, il me semble que les Sœurs doivent être préférées pour remplir ce rôle tout de dévouement, d'abnégation et de sacrifice. Et puis, ces questions de famille et les soucis qui leur sont fatalement inhérents mis de côté, ne faut-il point aussi tenir compte des vœux prononcés par ces religieuses, du désir qu'elles ont de remplir de leur mieux leur existence qu'elles ont « vouée » aux malheureux ? »

M. Zola fait ensuite une comparaison dont on peut facilement et tous les jours vérifier l'exactitude :

« Vous savez, au surplus, aussi bien que moi, ce que valent les gardes malades à domicile. Qui ne les a vues à l'œuvre et qui ne sait qu'elles sont généralement gourmandes, voleuses, ivrognes et cancanières, etc. ? Est-ce vrai ? Au contraire, les religieuses, auprès des malades, sont attentives, silencieuses, dévouées. C'est du moins ainsi que je les ai vues quoique, comme je vous le disais, je n'aie pas encore eu l'occasion de les étudier à l'hôpital... mais je ne dis pas que je ne ferai point cette étude.

« Pour finir, n'avez-vous pas remarqué que, tandis qu'on n'a point toujours vis-à-vis des prêtres un absolu respect, les incroyants ne disent jamais rien qui puisse blesser les religieuses ? Les plaisanteries qui sont de mise chez les plus incroyants s'arrêtent devant la cornette blanche des Sœurs. Il me semble qu'il y a dans cette constatation quelque chose qui vaut plus que tous les discours pour ou contre. Ne trouvez-vous pas ? Le parisien le plus gouaillieur ne trouverait pas un mot fâcheux contre elles, — c'est donc qu'elles provoquent le respect. Et d'où vient ceci, sinon de la certitude qu'il y a en elles quelque chose qui les défend contre tous — sans doute cette humilité du dévouement qu'elles respirent si visiblement ? »

Cette interview de M. Zola a provoqué la fureur des feuilles radicales. La *Lanterne*, en particulier, ne voit dans « cette apologie des Sœurs » que « l'ambition malade d'un fauteuil académique. »

« Si M. Zola, naguère anticlérical renforcé, dit le journal juif, se rallie aujourd'hui à la cornette blanche des Sœurs, c'est qu'il espère la retrouver sur le chemin de l'Académie. »

CHRONIQUE DIOCESAINE

Dimanche, 5, à la cathédrale, Monseigneur l'archevêque de Montréal a fait les ordinations suivantes :

MM. J. A. Bourassa, Montréal
 J. Chagnon, "
 A. J. Cloutier, "
 A. J. Foucher, "
 F. Babineau, Chamam.
 A. J. Robichaud, St-John, N. B.
 J. M. Murphy, Syracuse, N. Y.
 L. J. Morin, Clercs St-Viateur.

Ordination. — A Joliette, vendredi, le 3 du courant, Monseigneur l'Archevêque de Montréal a conféré la tonsure à MM. Ed. Chase et Ed. Desrochers.

Concert d'orgue et de chant. — Le concert d'orgue et de chant qui a eu lieu à la cathédrale mardi dernier, avait attiré une nombreuse assistance, et a été un véritable succès. Cette audition a démontré à nouveau les bonnes conditions d'acoustique du grand vaisseau de la cathédrale. Le programme de ce concert était des mieux conçus, et les artistes qui s'y sont fait entendre méritent les éloges les plus complets. M. R. Oct. Pelletier, un de nos premiers organistes, a montré par sa magistrale et expressive exécution, qu'il méritait justement sa haute réputation. MM. Champagne, Fortier et E. MacMahon ont parfaitement rendu la partie vocale et largement contribué au succès de cette soirée musicale.

Bénédition de l'église St-Antoine. — Dimanche dernier, Monseigneur l'archevêque bénissait la nouvelle église irlandaise élevée à Montréal, au coin des rues St-Antoine et des Seigneurs, et qui porte le nom de St-Antoine.

La grand'messe a été célébrée par le R. P. Guilbault et le sermon de circonstance donné par le R. P. C. W. Morrill.

Un grand nombre de prêtres et de fidèles assistaient à cette cérémonie.

Les écoles du soir à Montréal. — Nous sommes heureux d'apprendre que pour les écoles du soir, les élèves cette année se montrent plus appliqués et plus désireux de s'instruire que précédemment. Il est regrettable qu'ils ne soient pas plus nombreux. Voici les chiffres relevés pour le mois d'octobre.

Nombre total d'élèves inscrits.....	796.
Moyenne de l'inscription.....	620.
Moyenne de la présence.....	461.
Proportion pour cent de la présence en regard de l'inscription totale...	57.91.
Proportion pour cent de la présence en regard de la moyenne de l'ins- cription	74.29.

Cette proportion pourrait être plus satisfaisante et nous ne cesserons d'engager notre jeunesse à profiter des avantages qui lui sont offerts.

Bulles papales instituant Mgr Larocque. — Les bulles papales instituant Mgr Larocque évêque de Sherbrooke ont été reçues à l'évêché de St-Hyacinthe le 2 novembre.

Elles sont datées à Rome du 6 octobre dernier.

NOUVELLES D'EUROPE

La Vénérable Mère Barat. — La reconnaissance des restes vénérables de la Mère Barat, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Cœur, a eu lieu à la fin d'octobre dans les formes canoniques, au vicariat de Conflans, en présence du délégué du Saint-Siège, de son Eminence le cardinal-archevêque de Paris, des juges ecclésiastiques, de deux médecins et de quelques témoins choisis, parmi lesquels se trouvait Mgr Baurard, historien de la Vénérable.

Le corps de la Mère Barat était dans un état de conservation parfait, et assez peu rigide pour pouvoir être revêtu facilement d'un nouvel habit de Religieuse du Sacré-Cœur. Ses traits peu altérés étaient facilement reconnaissables.

Les restes de la Mère Barat ont été déposés dans un double cercueil scellé du cachet des témoins et inhumé dans la chapelle du couvent.

Le Congrès catholique anglais à Portsmouth. — Les catholiques anglais viennent de tenir à Portsmouth leur Congrès catholique annuel. Près de deux mille personnes y assistaient. C'est S. Em. le Cardinal Vaughan qui a lu le discours d'ouverture, sur « la solution du Problème social ». Cette solution, a-t-il dit, c'est l'établissement de rapports étroits entre les riches et les pauvres. La propagande du communisme et de l'athéisme gagne de plus en plus, à Londres surtout, les classes laborieuses. Aux démagogues qui trompent le peuple, il faut opposer la charité et la sympathie dont les ouvriers doivent être l'objet de la part des vrais catholiques.

L'orateur a ajouté que si, à des époques antérieures, les Evêques

les prêtres, et les religieux ont suffi à cet apostolat, aujourd'hui que leur nombre et leurs ressources ont diminué, les laïques instruits et influents doivent prendre une part active aux œuvres pour le salut de la société.

Charles Gounod. — Charles Gounod, mort dans le mois dernier, à l'âge de soixante quinze-ans, est l'une des gloires les plus remarquables de la musique sacrée en France.

D'abord maître de chapelle des Missions étrangères, il écrivit cette musique si émouvante du *Chant du Départ*, et depuis, malgré ses immortels chefs-d'œuvre de musique profane, il ne cessa d'écrire de la musique sacrée, avec une grâce, une poésie, un sentiment des choses saintes que peu de compositeurs ont possédé au même degré.

On sait quel a été le succès de ses oratorios : *La Rédemption* et *Mors et Vita*. Parmi ses cantiques, citons au moins celui de la *Première Communion* composé pour la Maison de Sainte-Barbe et *D'un cœur qui t'aime* où la musique traduit si bien les beaux vers de Racine.

De même que Mozart, qu'il a toujours célébré comme le maître suprême et parfait, et auquel il consacrait, il y a peu de temps encore, une étude qui est une glorification enthousiaste, Gounod est mort en terminant un *Requiem*. Il était occupé à répéter avec un de ses élèves cette composition qui doit être exécutée bientôt, lorsque la paralysie est venue frapper son intelligence sans cesse vibrante, son âme agitée d'une continuelle inspiration.

Membre de l'Institut, dignitaire de la Légion d'honneur, Gounod a, dans sa brillante carrière, connu toutes les ivresses du succès. Son érudition profonde, la simplicité de ses moyens harmoniques contrastant avec l'affection outrée des artistes de la nouvelle école, lui ont valu une réputation méritée. Sa mort cause de vifs regrets aux amateurs de la musique religieuse qui viennent de perdre avec Gounod un véritable artiste chrétien.

Gounod, qui avait étudié le chant grégorien et en avait compris les beautés, s'en était souvent inspiré, et il put dire avec vérité à quelques-uns de ses admirateurs : « Quand vous m'applaudissez, vous applaudissez l'Eglise ».

Aussi a-t-il demandé qu'à son service, il n'y eût aucun chant en musique, mais le seul chant grégorien.

Les derniers moments du Maréchal de Mac-Mahon. — Le Maréchal de Mac-Mahon, qui fut l'un des plus valeureux soldats de l'armée française, était un vaillant chrétien. Toute sa vie il a donné l'exemple de la pratique consciencieuse du devoir envers Dieu comme envers la patrie. Les paroissiens de Sainte-Clotilde n'ont pas oublié notamment un spectacle touchant qui édifiait chaque année les fidèles réunis le vendredi saint pour adorer la croix du Sauveur. Suivant un usage local, les hommes viennent les premiers baiser l'image de Jésus crucifié. D'un commun accord tous laissaient le Maréchal s'avancer à leur tête et témoigner

ainsi publiquement de sa foi. Les derniers moments du héros de Malakoff et de Magenta ont été dignes de sa vie.

« Ce mardi 17 octobre, jour de sa mort, rapporte le *Gaulois*, à sept heures et demie du matin, on fit mander le Curé de la paroisse, qui accourut aussitôt. Le Maréchal le reconnut et pressa sa main affectueusement.

« Alors tout le monde se retira, et le prêtre confessa une dernière fois le mourant ; puis il ouvrit la porte, et Mme la Maréchale rentra, suivie de sa famille et des serviteurs, pour assister à la cérémonie de l'Extrême-Onction.

« Ce fut une cérémonie des plus touchantes. Le Maréchal avait encore toute sa lucidité d'esprit, et suivait avec recueillement les prières qui accompagnaient l'administration des saintes huiles. Cependant la chambre était pleine de sanglots étouffés, et les serviteurs pleuraient à chaudes larmes ce maître si bon et si prévenant pour tous.

« Le Maréchal eut encore la force de presser la main de chacun de ceux qui l'entouraient. Jamais soldat ne vit venir la mort avec plus de calme. L'agonie fut douce, le malade s'en allait graduellement, sans secousses ; la respiration devenait plus lente, plus rare, et enfin, à dix heures, elle cessa tout à fait.

« Mme la Maréchale, qui était à genoux, se leva, contenant sa douleur, ferma les yeux du Maréchal et lui donna le dernier baiser.

« Un peu après on disposa la chambre mortuaire, et l'on permit à la foule accourue de tous côtés de rendre un dernier hommage au vaillant soldat qui venait de mourir.

« Le corps était étendu, les bras le long du corps, sur le lit tout blanc, sur la poitrine un crucifix. Au chevet du lit, une table recouverte d'une nappe blanche avec l'eau bénite et une branche de buis, une croix avec incrustation de nacre, un chapelet d'ivoire et deux flambeaux allumés. Au pied du lit, un prie-dieu que Mme la Maréchale ne quitte guère.

« Aucun appareil dans ce spectacle de la mort. Ni armes, ni uniforme, ni décorations. Rien que le souvenir de la mort chrétienne. Cette touchante simplicité impressionne d'autant plus la foule, et elle contemple, émue et recueillie, les traits immobiles du héros. Sa physionomie a conservé dans la mort son expression noble, énergique et douce en même temps. »

La découverte du tombeau de sainte Anne, à Jérusalem. — Cette découverte du tombeau de la sainte portera la joie dans tous les cœurs chrétiens.

L'opinion générale plaçait, dans ces derniers temps, le tombeau de sainte Anne sur le flanc droit de l'escalier monumental qui conduit au tombeau de la Sainte Vierge, dans l'église souterraine de l'Assomption à Jérusalem. Toutefois cette croyance à l'existence en ce lieu du tombeau de la Sainte était contredite par plusieurs auteurs de grande autorité :

Le R. P. Cré, des Pères Blancs de Notre-Dame d'Afrique, qui desservent ce sanctuaire de Sainte-Anne à Jérusalem, vient de rendre compte, dans la *Revue biblique*, des preuves qui corroborent cette dernière opinion, preuves qui ont inspiré aux savants Religieux de rechercher le précieux monument. Ils ont eu le bonheur de le retrouver sous la basilique de Sainte-Anne. De sorte que cette église n'abrite pas seulement le sanctuaire de l'Immaculée-Conception et de la Nativité de Marie, mais encore le tombeau de sa sainte mère, dont le culte est si cher à la catholique Bretagne et au Canada.

Le culte de Satan dans l'Italie laïque. — Le caractère satanique de la Franc-Maçonnerie s'affirme de plus en plus ouvertement en Italie.

A l'occasion de l'inauguration de la statue de Garibaldi, qui vient d'avoir lieu, les Francs-Maçons ont de nouveau glorifié Satan publiquement :

Il passe, ô peuples,
Satan le Grand...
Salut, ô Satan,
O rébellion,
O force victorieuse
De la raison !

G. CARDUCCI, sénateur.

Dans son manifeste, le Triumvirat Merra, Ferrari, Marasciulo, a fait entrer ces vers :

A bas les mitres, honte du monde,
A bas la tiare, foulée aux pieds dans la fange !

CONSULTATION

La servant, à la messe basse, doit-il accompagner avec un cierge le prêtre qui donne la communion ?

Réponse. — La rubrique ne le dit pas, mais un décret de la Sacrée Congrégation des Rites, en date du 12 août 1854, lui défend d'accompagner le prêtre et lui commande de rester à genoux du côté de l'épître.

Voici le décret :

« An in missa privata, dum celebrans administrat S. Communionem, minister debeat eum comitari cum cereo accenso, sicut aliqui putant, quanquam Rubrica taceat de hoc ritu ? Vel quum purificationem, quæ pro populo non est in usu, non præbeat, nec mappam communionis, utpote cancellis affixam, ante communicantes sustineat, tum debeat manere genu flexus in latere epistolæ ?

La S. Congrégation répondit : *Negative ad iam partem, Affirmative ad 2am.*